

Séquences

À quoi sert un film?

Number 7, December 1956

URI: id.erudit.org/iderudit/52331ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1956). À quoi sert un film?. *Séquences*, (7), 31–32.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1956

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



PLONGÉE DANS LE CINÉMA

A QUOI SERT UN FILM ?

L'espagnol J.A. Bardem, réalisateur de Mort d'un Cycliste et gagnant du Grand Prix de la Critique (Venise, 1956) pour son dernier film Grand'Rue, nous dit ce que le cinéma de demain devra être.

A quoi sert un film? Dans les conditions actuelles de la production cinématographique, l'on aspire tout au plus à procurer une diversion momentanée au plus grand nombre de spectateurs possible. Diversion au sens fort du terme, au sens d'arracher le spectateur de lui-même, du spectacle de sa propre contemplation, et de le lancer vers un monde différent, reproduit en termes de lumière, d'images et de sons.

Cette translation du spectateur d'un certain monde — le sien — vers un monde étranger, cette aliénation, est importante. Non seulement quant à la "manière" de la réaliser, mais aussi en ce qui concerne l'horizon "vers lequel" on la réalise. Les manières du cinéma sont déjà suffisamment élaborées. Il existe suffisamment de maîtres de grammaire, d'étonnants calligraphes, de merveilleux artisans de la forme cinématographique. L'autre problème est déjà plus délicat. Vers quoi déplacer l'attention du spectateur?

De l'artificiel . . .

En principe, il est permis d'orienter cet oeil universel du public vers toutes les directions possibles. Mais parmi celles-ci, laquelle sera la meilleure? Justement alors se produit, certaines personnes produisent un changement, léger en apparence, un escamotage subtil, un jeu de mains rapide et presque parfait. A la notion du "meilleur" est substituée celle du "plus rentable". Quelle est la direction la plus rentable? Alors, les solutions pleuvent, l'énigme est résolue, l'horizon s'éclaircit. Il suffira de montrer au spectateur le meilleur des mondes, de lui montrer un monde déjà suffisamment stérilisé de tout problème.

On dit: le spectateur a déjà assez de soucis pour lui montrer de nouveaux problèmes... On dit: ce qu'il faut, c'est passer un moment agréable... Cela suffit. On dit: il faut oublier. Le spectateur cherche l'oubli...

Rien, en somme, qui puisse altérer une bonne digestion. Rien qui fasse froncer les sourcils. Le mieux sera de procurer une excitation, jusqu'aux limites de l'agréable, en montrant des mondes fabuleux, des actions fulgurantes, d'artificiels paradis de rêve. Et, bien entendu, la violence et la sexualité, jusqu'aux frontières de ce qui est permis. En outre, faire rire et faire pleurer. Plutôt rire. Et cela n'est pas facile.

. . . au témoignage.

Le meilleur cinéma d'humour, et nous le connaissons tous, a toujours utilisé les contradictions de la réalité pure — en passant de l'anecdote à la catégorie — afin de produire le rire ou le sourire. Le sous-cinéma d'humour, le cinéma pseudo-poétique ou hypercomique, fausse, tergiverse, retouche initialement et radicalement la réalité authentique, l'adaptant à sa propre convenance. Il est facile alors d'atteindre au comique lorsque l'in vraisemblable se présente comme réel. Mais cette fantaisie qui prend son vol à partir d'une réalité intérieurement faussée est bien néfaste.

Les différentes crises cycliques de contenu par lesquelles passent toutes les cinématographies pourraient avoir leur origine dans cette substitution du "meilleur" par le "plus rentable". Rectifier, donc, le regard du spectateur vers la direction la meilleure, me semble être une tâche importante et sérieuse. Cette direction doit consister, avant tout, dans un retour à la réalité, au réalisme dans le contenu du cinéma.

Montrer en termes de lumière, d'images et de sons la réalité de notre entourage, ici et aujourd'hui. Rendre témoignage du moment humain. Car, à mon avis, le cinéma sera avant tout témoignage ou bien ne sera pas.

Il y a les autres... les autres...

Les autres sont importants, c'est la chose la plus importante...

Je veux être, toujours et avant tout, un contemporain; et ceci parce que le cinéma n'arrive à une expression artistique, à un langage humain et social universel, que s'il offre la signification des événements, des drames collectifs de son temps.

Cesare Zavattini